

910.9
P 416
n° 7

Robert Falcon Scott

ET

SES EXPÉDITIONS ANTARCTIQUES (1)

PAR **Charles PERGAMENI**

Agrégé à l'Université de Bruxelles, Docteur spécial en sciences historiques.

Il m'a paru indispensable de retracer dès à présent — et sans attendre la publication intégrale des documents qui constituent la glorieuse moisson de la seconde expédition Scott — la carrière si bien remplie de l'homme qui n'hésita pas à se sacrifier tout entier à la science géographique polaire et qui donna, par son exemple et par sa mort héroïque, une haute leçon d'énergie morale à la collectivité humaine. Scott et ses compagnons symbolisent, en effet, l'idéal le plus élevé de notre époque : l'héroïsme pacifique. Ils apparaissent dès maintenant comme de belles individualités.

Pour ne parler que de Scott, qui ne le considérera comme l'une des plus nobles et des plus pures figures qui aient jamais existé? Aussi bien, n'honore-t-il pas seulement son pays, mais toute l'humanité.

(1) On trouvera l'exposé complet de la conquête du pôle austral dans notre étude intitulée : *A l'assaut du Pôle Sud*, parue ici-même, en 1912. A l'heure où nous la livrons à la publicité, on ne connaissait pas encore le tragique épilogue de la seconde expédition Scott.



10.9
416
1:7.

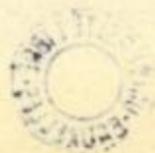
L'heureuse issue de l'expédition antarctique belge rentrée au port en novembre 1899, après avoir hiverné pour la première fois dans les zones australes, avait fait bénéficier, on se le rappelle, d'un regain de popularité la question de l'Antarctique. Il suffira de grouper chronologiquement les voyages entrepris dans cette direction depuis le retour de la *Belgica* pour s'en convaincre immédiatement. Si, en effet, nous suivons la trame de l'histoire des découvertes polaires australes au cours de ces treize dernières années, nous relevons les traces de l'expédition allemande ERICH DRYGALSKI (1902-1903) qui, sur le *Gauss*, quitta le 31 janvier 1902 les Kerguelen, visita l'île Heard, reprit l'itinéraire de Wilkes, gagna le S.-E., rencontra le premier iceberg par 56°5' S., hiverna et revint en août 1903, après avoir découvert la *Terre Guillaume II*, frange périphérique du continent austral. Vint ensuite l'expédition BRUCE qui, sur la *Scotia*, visita les Orcades méridionales et se dirigeant vers la mer de Weddell découvrit la terre de *Coats* dont elle put suivre la bordure pendant plusieurs degrés (1904). (1)

Parallèlement à ces deux efforts de pénétration dans l'Antarctique, se place la première expédition de Scott (1901-1904).

..

Robert Falcon Scott, dont le nom devait figurer au martyrologe des zones polaires, était né à Devonport en 1868. Il débuta à quatorze ans dans la carrière maritime, se fit remarquer par de brillantes qualités intellectuelles et morales, devint lieutenant-torpilleur à bord de l'*Empress of India*, servit sous les ordres de l'Amiral Egerton, un vétéran de l'Arctique, qui l'initia aux joies saines et rudes de la

(1) Ses résultats ont été complétés par l'expédition allemande du lieutenant FILCHNER, rentré en Allemagne en 1923.



lutte contre les éléments hostiles. Lorsque Sir *Clements R. Markham* s'adressa à Egerton aux fins de connaître son avis au sujet du commandement de l'expédition australe anglaise que l'on préparait, celui-ci n'hésita pas à lui désigner comme chef le jeune Robert Scott. Il fut donc mis à la tête de la *Discovery*. Merveilleusement doué, Scott unissait à la connaissance des hommes et à une lumineuse clairvoyance, le pouvoir de conception intellectuelle le plus étendu. Tout en ne cessant jamais d'embrasser les grandes lignes de ses projets, de se livrer au travail de synthèse que requiert l'accomplissement d'une grande tâche, il veillait à ne pas perdre de vue l'examen des menus détails qui devaient en assurer la réussite. Observateur sagace, conducteur d'hommes énergique et très endurant, religieux sans ostentation, tel nous le dépeint son protecteur et ami Sir *Clements R. Markham* et tel il devait être (1).

Quelles étaient les régions qu'allait visiter la *Discovery* ?

En 1841, James Ross avait découvert la Terre Victoria et, poursuivant sa route au Sud, avait aperçu deux volcans : l'*Erebus* et le *Terror* se dressant au milieu des glaces. Arrêté par la *Grande Barrière* de la mer qui devait porter son nom, Ross regagna le nord. En 1898-99, Borchgrevink avait débarqué sur la *Grande Barrière* et y avait atteint 78°34' S. Scott comprit que là était la voie d'accès la plus favorable pour quiconque désirait pénétrer les secrets de l'Antarctique.

Il partit donc vers la route que j'appellerai la *voie anglaise* en compagnie de son ami Shackleton et d'un état-major d'élite. Ses quartiers d'hiver furent établis au détroit de *Mac Murdo*, au bord de la *Barrière* de Ross. Ayant reconnu que l'*Erebus* et le *Terror* ne faisaient pas partie de la Terre

(1) Voir l'émouvante nécrologie que Sir *Clements R. Markham* a consacrée à Scott, dans le *Geographical Journal*, sous le titre : *The Antarctic disaster*, 1913, pp. 217 et suivantes.

Victoria mais s'élevaient dans une île, qu'il appela *Ile Ross*, il explora le détroit de Mac Murdo, fit une longue reconnaissance sur la *Grande Barrière* dont il suivit la bordure vers l'est, découvrit la Terre Édouard VII, releva ensuite l'immense chaîne de montagnes qui gardent dans l'ouest l'accès de la Terre Victoria, y pénétra jusqu'au plateau qui la domine et parvint enfin, en traîneau, sur la *Grande Barrière*, au milieu d'épouvantables *blizzards*, le 29 décembre 1902, à 82°17' S. Quant à la *Discovery*, bloquée par les glaces au S.-W. de l'île Ross, elle fut retrouvée par le *Morning*, en janvier 1903. Les découvertes réalisées par Scott étaient de la plus haute importance : les matériaux scientifiques rapportés furent si nombreux qu'il fallut plusieurs années d'efforts pour les publier. Leur masse est imposante puisqu'elle comprend douze volumes in-folio.

Scott commanda alors le *Victorious*, battant pavillon de Sir Richard Egerton, à Gibraltar et dans la Méditerranée; après diverses promotions, il fut nommé assistant au Premier lord de l'Amirauté. Sur ces entrefaites, il épousa une femme de haut mérite, qui ne laissa pas que de participer à l'élaboration de ses travaux ou de ses projets, et qui sut le comprendre. C'est dans ces circonstances que fut équipée la seconde expédition australe de Scott, celle de la *Terra Nova*. Dans l'intervalle qui sépare les deux entreprises, prend rang la belle expédition de Shackleton, qui réussit à atteindre le continent antarctique au-delà de la *Grande Barrière*, fit l'ascension du glacier Beardmore et gagna le haut plateau glacé de plus de 3,000 mètres d'altitude qui recouvre le vaste continent austral et sur lequel se trouve le pôle géographique. Il dut s'arrêter tout près du but, en raison du manque de vivres : il était parvenu à 88°23' S. Cette hardie et fructueuse randonnée jusqu'au cœur même de l'Antarctique provoqua donc la seconde expédition anglaise de Scott, dont le but essentiel fut d'atteindre le pôle propre-

ment dit. Elle fut préparée avec beaucoup de soin et scientifiquement équipée. La *Terra Nova* voguait dès le 30 décembre 1910 dans les eaux libres de la mer de Ross et le 3 janvier 1911 elle arrivait à l'île Ross. L'installation eut lieu dans le détroit de Mac Murdo, à huit milles au sud des anciens quartiers de Shackleton. L'expédition se divisa en deux *partis* : l'un, commandé par le capitaine Scott en personne, établit son quartier général au Cap Evans, sur la rive orientale du détroit de Mac Murdo. L'autre, placé sous le commandement du lieutenant V. L. A. Campbell, avait débarqué au Cap Adare, à l'extrémité nord-orientale de la Terre Victoria. Le navire rentra en Nouvelle-Zélande. Pendant la première saison, les géologues explorèrent avec soin la Terre Victoria et découvrirent des fossiles qui permettront sans aucun doute de déterminer l'âge des montagnes de cette partie du continent austral. L'hivernage se passa sans encombre. Puis un système de dépôts fut méthodiquement organisé, dans le but d'assurer la retraite de l'escouade chargée de gagner le pôle.

A la grande surprise de Scott et de ses compagnons, le lieutenant Pennel, de retour d'une *excursion* dans l'Est de la mer de Ross, annonça qu'il avait rencontré, dans la baie des Baleines, le *Fram*, avec Roald Amundsen. Or, on le croyait en route vers le détroit de Behring. Scott se décide alors à entamer sa grande et ultime entreprise : il se passera de chiens, car sa meute est malade, et de poneys, la plupart étant hors de service. Il part le 2 novembre 1911, au moment où Amundsen, par une voie plus directe et par un temps favorable, avait effectué treize journées de marche avec attelages de plus de cent chiens esquimaux. Scott réduit au minimum son matériel de campement et ses *impedimenta*. En compagnie du docteur Wilson, de Oates, Bowers et Evans, hâlant chacun leur traîneau, ils luttent héroïquement contre les intempéries et atteignent enfin le Pôle Sud le 18 janvier 1912 :

ils y découvrent la tente et les documents d'Amundsen qui les y a devancés d'un mois.

Leur calvaire va seulement commencer. Le retour est beaucoup plus pénible que l'aller en raison du très mauvais temps qui les assaille. Or, pour comble de malheur, le plus fort de l'escouade, le maître d'équipage Evans, meurt de congestion cérébrale le 17 février, sur le glacier Beardmore.

Cette perte est très sensible aux infortunés, dont les charges augmentent à mesure que leurs forces s'épuisent. La température baisse considérablement à leur arrivée sur la *Grande Barrière*, alors qu'ils ont descendu plus de 3,000 mètres. Les *blizzards* se multiplient et achèvent de retarder la marche. Le jeune capitaine Oates souffre cruellement du froid : il a les pieds et les mains gelés. Scott et ses compagnons auraient pu se sauver en l'abandonnant, à sa demande. Ils refusent énergiquement de se séparer de lui. Le 16 mars, il n'en peut plus et déclare souhaiter de ne pas se réveiller le lendemain, car ses souffrances sont trop vives. Son vœu n'est pas exaucé. C'est alors qu'il fait un suprême effort, sourit à son entourage et sort en disant : « *Je vais dehors. Il se peut que je reste longtemps.* » Et Scott écrira dans son journal : « Nous savions que Oates marchait à la mort, mais tout en nous efforçant de le dissuader, nous comprenions que c'était là l'acte d'un homme brave, d'un vrai gentleman anglais. »

Oates s'était donc sacrifié, espérant sauver ses trois camarades. Il était trop tard. Une nouvelle et formidable tourmente s'abattit sur les malheureux explorateurs qui moururent à la fin de mars 1912, à 17 kilomètres du dépôt *One ton*. Leurs corps, ainsi que leurs documents, furent retrouvés sept mois plus tard. Scott et ses compagnons étaient morts de faim et de froid.

Sentant qu'il était perdu, le capitaine Scott avait voulu rassembler, en un suprême effort, ce qui lui restait d'énergie aux fins de transmettre, du bord de la tombe, aux générations

futures, la relation du terrible désastre dont il était la glorieuse victime. Le texte de ce message au public (1) est

(1) Voici la partie principale de ce document d'une émouvante beauté :

« Ce désastre n'est pas dû à une organisation défectueuse, mais uniquement à la mauvaise fortune dont nous courions les risques :

1^o La perte de mes poneys en mars 1911 m'obligea à partir plus tard que je ne voulais et me mit dans la nécessité de limiter les approvisionnements que j'emportais ;

2^o Le mauvais temps nous arrêta durant tout le voyage, et principalement à partir du 83^e degré ;

3^o Une neige fine au pied du glacier acheva de nous immobiliser.

Nous luttâmes avec énergie contre ces éléments adverses, mais dans cette lutte nous usâmes toutes nos provisions. Chaque détail de notre organisation : nos réserves en vivres, en vêtements, enfin tous nos approvisionnements enfouis sous la glace sur cette longue distance de 700 milles nous ont servi soit en allant vers le pôle, soit au retour, et dans la perfection. Notre petit groupe aurait donc pu revenir au glacier en parfait état et avec un excédent de vivres, sans la déconcertante défaillance de l'homme dont on pouvait le moins attendre pareille chose. Le matelot Edgar Evans paraissait l'homme le plus fort de notre groupe et d'autre part le glacier de Beardmore n'est pas très difficile à franchir dans la bonne saison. Mais, sur le chemin du retour, nous n'avons pas eu un seul jour de vraiment beau temps. Ce mauvais temps, un compagnon malade, telles furent les complications qui vinrent grossir considérablement nos inquiétudes. J'ai déjà dit ailleurs que nous étions tombés dans une région de glace terriblement dure à franchir. Edgar Evans en éprouva une véritable commotion cérébrale. Il mourut de mort naturelle, mais son départ nous laissa fortement désemparés... Cependant tous ces faits... n'étaient rien en comparaison de la surprise qui nous attendait à la Barrière de glace. Je maintiens que toutes nos dispositions pour le retour étaient parfaites, qu'aucun être au monde ne pouvait prévoir la température et le terrain que nous rencontrâmes là à cette époque de l'année.

Entre les 85^e et 86^e degrés de latitude la température tomba à — 20 et à — 30°. Mais à la Barrière, par 82° de latitude, dix mille pieds plus bas, nous eûmes — 30° pendant le jour et — 47° pendant la nuit à peu près régulièrement ; en outre, nous souffrîmes beaucoup du vent pendant nos marches de jour. Il est certain que ce mauvais temps, dont je ne m'explique pas la cause et qui nous assaillit soudainement, est la cause de notre perte. Je ne pense pas qu'aucun être humain ait jamais traversé un mois comme celui-là ; cependant nous aurions pu résister et réussir en dépit du mauvais temps. Malheureusement un autre de nos compagnons, le capitaine Oates tomba malade ; le combustible nous fit défaut et enfin nous fûmes assaillis par un ouragan épouvantable à une quinzaine de kilomètres du dépôt dans lequel nous espérions nous procurer des provisions.

... Pendant quatre jours, il nous fut impossible de quitter notre tente en raison de la tempête qui faisait rage. Nous sommes faibles : il nous est difficile de tenir la plume, mais pour ma part je ne regrette pas cette entreprise qui montre que les Anglais peuvent traverser de pénibles épreuves,

d'autant plus émouvant qu'il nous montre Scott préoccupé de justifier l'organisation de son expédition, de signaler la beauté morale de ses compagnons d'infortune, d'en appeler à ses compatriotes pour que les parents des victimes ne soient pas abandonnés; mais *il ne nous parle pas de lui-même* : il n'exhale aucune plainte et pourtant il allait mourir! Peu d'hommes seraient capables, même dans de moins terribles conjonctures, de faire, avec un tel sang-froid et une telle noblesse, abstraction de leur propre personnalité.

Comme l'écrit si bien Sir Clements R. Markham, Scott fut un très beau caractère. Il ne pensa jamais à lui-même et ses préoccupations dernières allèrent à d'autres : « Our lost friend, ajoute-t-il, was a true hero. He was firm and just, even severe, and to some he cared for most, if duty required it; but always kind and considerate... He disliked the evil deed, not the doer » (1).

En nous ralliant à cette appréciation, il nous reste à saluer avec une respectueuse émotion la mémoire de Scott et de ses vaillants compagnons, martyrs de la science, qui dorment de leur dernier sommeil dans les solitudes désolées du Pôle Austral.

CHARLES PERGAMENI.

s'entraider et regarder la mort en face avec autant de courage que dans le passé. Nous avons couru des risques. Nous savions que nous les courrions. Les choses ont tourné contre nous, nous n'avons pas à nous plaindre, mais à nous incliner devant la décision de la Providence, déterminés à faire de notre mieux jusqu'à la fin. Mais si nous avons volontairement donné nos vies dans cette entreprise, c'est pour l'honneur de notre pays.

J'en appelle à mes concitoyens pour leur demander de veiller à ce que ceux qui dépendent de nous ne soient pas abandonnés.

Si nous avons vécu, j'aurais eu à raconter une histoire de courage, d'endurance, de mes compagnons, qui aurait ému le cœur de tout homme. Ces notes grossières et nos cadavres raconteront cette histoire, mais il est sûr qu'un grand et riche pays comme le nôtre aura le souci de ceux que nous laissons dernière nous. — R. Scott, 25 mars 1912. »

(1) *Op cit*, p. 220.